

de lui, puis il se rassit dans son fauteuil, rompit le cachet de la lettre et en lut attentivement le contenu.

Tandis qu'ils lisait son visage n'exprimait absolument rien, pas même la curiosité.

—Vous êtes Lorrain... dit-il quand il eut terminé sa lecture.

—Oui, Votre Excellence.

—Vous vous nommez le vicomte Raoul d'Areynes.

—Oui, Votre Excellence.

—Et vous êtes neveu du comte Emmanuel d'Areynes, habitant le château de Fenestranges.

—Où il se meurt, et où je souhaite avec ardeur arriver à temps pour recevoir son dernier soupir.

Le comte de Bismarck ne parut accorder aucune attention à cette dernière phrase.

Il reprit :

—Remettez-moi le message signé par les membres du corps diplomatique.

Raoul lui présenta la large enveloppe cachetée.

M. de Bismarck la prit et la plaça, sans l'ouvrir, sur un coin de la table, puis il poursuivit :

—Vous n'avez point mission de reporter à Paris la réponse de Notre Souverain à la requête qui lui est adressée ?

—Non, Votre Excellence.

—Vous désirez un sauf-conduit qui vous permette de voyager sans être inquiété dans les départements occupés par nos troupes ?

—Pour me rendre auprès de mon oncle, je l'ai dit à Votre Excellence. Je voudrais pouvoir embrasser le comte d'Areynes avant sa mort, bien prochaine, hélas !

Le chancelier changea brusquement le sujet de l'entretien et d'un ton presque impérieux posa cette question au jeune prêtre :

—Que fait Paris ?

Et, en attendant la réponse du vicaire de Saint-Ambroise, il rivait sur lui ses yeux étincelants que voilaient à demi les paupières abaissées.

Raoul était non seulement Lorrain, mais bon Français, un ardent patriotisme brûlait dans son cœur.

Il répondit fièrement :

—Paris s'appête à se défendre, sans épouvante et sans défaillance, contre les armées qui vont l'investir.

Le comte de Bismarck haussa les épaules.

—Ah ! vous croyez cela, monsieur l'abbé ! fit-il.

—Je le crois fermement, oui, Votre Excellence.

—Eh bien ! vous vous trompez ! Les Parisiens n'ont pas la tête assez solide pour résister à ce qu'on appelle *la fièvre absidionale*. Si dans quelques semaines Paris n'est pas pris, il sera brûlé par la populace.

—Paris n'a pas de populace, monseigneur, mais une population pleine de vaillance, de patriotisme, d'abnégation, et prête à tous les sacrifices...

—Aujourd'hui, peut-être, je veux bien vous faire cette concession, monsieur l'abbé répliqua le chancelier avec un sourire dont l'ironie fit passer un frisson sur l'épiderme du vicaire de Saint-Ambroise, mais attendez la *névrose*, attendez le *moment psychologique* !... Vous verrez, alors, et vous vous souviendrez de ce que je viens de vous dire...

Puis, sans transition, le comte de Bismarck ajouta, en prenant une plume :

—Donc, monsieur l'abbé, c'est un *laissez-passer* qu'il vous faut pour aller à Fenestranges ?...

—Oui, Votre Excellence, pour moi et pour le serviteur de mon oncle qui est venu me chercher à Paris.

—Le nom de ce serviteur ?...

—Raymond Schloss...

—Un Lorrain aussi ?

—Un Lorrain, oui, Votre Excellence.

Le comte de Bismarck attira devant lui une large feuille de papier portant l'en-tête de la chancellerie prussienne, et d'une main ferme il traça en langue allemande les lignes suivantes :

“ Laissez-passer, de nuit comme de jour, à travers nos lignes, pour se rendre au château de Fenestranges—Lorraine—le vicomte abbé Raoul d'Areynes, et son serviteur Raymond Schloss.

“ Donné au quartier général du château de Ferrières, le 14 septembre 1870.

“ BISMARCK. ”

Au-dessous de sa signature le chancelier apposa deux cachets de forme différente, puis il tendit la feuille au vicaire de Saint-Ambroise en lui disant avec un nouveau sourire, non moins ironique que le premier :

—Avant six mois la Lorraine appartiendra définitivement à l'Allemagne, et le comte Emmanuel d'Areynes, s'il vit encore, ce que j'espère, se trouvera l'un des sujets du roi Guillaume, devenu empereur d'Allemagne...

—Oh ! ne protestez pas !... Ce serait inutile ! Vous verrez que je suis bon prophète... Voici votre laissez-passer...

L'abbé d'Areynes était pâle comme un mort.

Il tremblait de tout son corps ; de grosses gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

—Je remercie Votre Excellence... bégaya-t-il d'une voix brisée par l'angoisse qui lui serrait la gorge et qui lui étreignait la poitrine.

Le chancelier, semblant heureux du spectacle de cette émotion et de cette angoisse, lui tendait toujours la feuille.

Raoul la prit, la plia, et la mit dans son portefeuille à la place qu'avaient occupée le message et la lettre.

Le comte de Bismarck frappa sur un timbre.

Un des valets de pied parut.

—Reconduisez M. l'abbé d'Areynes lui commanda le Chancelier de fer.

Et après avoir salué de la main, il se remit au travail.

Le vicaire de Saint-Ambroise s'inclina, et sortit précédé par le valet de pied.

XV

Au château de Fenestranges tout allait aussi bien qu'il était possible de l'espérer.

Les soins éclairés et affectueux prodigués par l'excellent Dr. Pertuiset au comte Emmanuel d'Areynes avaient produit de remarquables effets.

En recouvrant l'usage de la parole M. d'Areynes s'était immédiatement préoccupé du voyage de Raymond, et il avait questionné le médecin sur la gravité de son propre état, voulant savoir s'il pouvait espérer vivre jusqu'au retour du garde général, ramenant le vicaire de Saint-Ambroise.

A ces questions multipliées le docteur répondit :

—Ne vous occupez pas de votre maladie je vous défends absolument d'y penser... j'en fais mon affaire et vous voyez bien que je suis tranquille pour l'avenir... mais maintenant que vous allez mieux songez à vos affaires, à votre fortune et aux dispositions que vous comptez prendre... A cette heure Raymond Schloss est arrivé à Paris, j'en suis convaincu, et je ne le suis pas moins qu'il trouvera le moyen de revenir ici très vite avec votre neveu, ce cher abbé, auquel je serai si heureux de serrer la main.

—Raoul a toute ma confiance... murmura le comte je ne veux agir que d'après ses conseils, et je ne ferai rien sans l'avoir consulté. Mais pourra-t-il venir ?...

—Pourquoi ne se rendrait-il pas à votre désir ?

—Mon désir sera pour lui un ordre, de cela je suis certain, mais je m'épouvante en pensant aux difficultés sans nombre que lui et Raymond Schloss auront à surmonter pour arriver dans notre malheureuse Lorraine, aujourd'hui occupée par l'ennemi !...

—Ne vous fatiguez pas le cerveau en vous créant des préoccupations inutiles ! s'écria le médecin c'est très mauvais, cela ! Encore une fois, du calme ! beaucoup de calme !... voilà ce que j'exige et ce que je veux obtenir de vous !

Les jours passaient.

On atteignit le 18 septembre et ni Raoul d'Areynes ni Raymond Schloss n'avaient encore donné signe de vie.

Le temps semblait s'écouler avec une lenteur mortelle pour le pauvre convalescent que l'attente énervait, et dont l'imagination travaillait sans cesse malgré les recommandations du médecin.

Le lieutenant d'état-major confié aux soins du Dr. Pertuiset par le chirurgien bavarois Blasius Wolff était mort deux jours après le départ de Raymond Schloss pour Paris.

Déclaration avait été faite à l'officier commandant les troupes cantonnées au village des Fenestranges. Quelques soldats allemands étaient venus prendre le corps pour le porter au cimetière, et la disparition des armes et des vêtements avait passé complètement inaperçue, Blasius Wolff ne se trouvant plus là pour la signaler.

Puis, malgré le voisinage odieux des vainqueurs, l'existence des habitants du château de Fenestranges avait repris ses allures habituelles.

Le comte allait de mieux en mieux et son valet de chambre, Pierre Renaud, veillait sur lui avec autant de sollicitude que de dévouement.

Le 18 au matin le Dr Pertuiset, en s'éloignant après avoir fait au convalescent sa visite quotidienne, lui avait promis de revenir, une fois ses travaux terminés, passer avec lui la soirée et faire une interminable partie d'échecs leur jeu favori à tous les deux.

M. d'Areynes se sentait tout ragaillardi par cette promesse.

Cinq heures du soir venaient de sonner.

Le crépuscule descendait lentement du ciel, faisant tomber ses ombres sur les campagnes et sur les forêts.

Une nuit admirable allait succéder à une soirée superbe.